LETTRES

AUX

PHILOSOPHES ET AUX POLITIQUES

DE

FRANCE,

SUR LA

RELIGION.

PAR JOSEPH PRIESTLEY, LL.D. F.R.S, &c.

TANTAMNE REM TAM NEGLIGENTER.

TERENCE.

PARIS:
DE L'IMPRIMERIE DE LA RUE DE VAUGIRARD, n.° 1214.
Et ſe trouve chez BARROIS l'ainé, Libraire,
Quai des Auguſtins, N° 19.

1793.

LETTRES

ADRESSEES AUX

PHILOSOPHES ET AUX POLITIQUES

DE

FRANCE.

LETTRE I.

CITOYENS,

LES repréſentans de votre nation, empreſſés de ſe diſtinguer comme les protecteurs de la liberté, & les amis des peuples opprimés & perſécutés, dans toutes les parties du monde, m'ont fait l'honneur de me ~~donner~~ le titre de Citoyen François : & ~~pluſieurs~~ de vos départe- confrere quelque

mens, ayant conçu de moi une trop haute opinion, & s'étant mépris ſur mes talens, m'ont auſſi fait celui de m'inviter à ſiéger dans votre Convention Nationale. En me rendant juſtice ſur mon peu de capacité pour remplir les devoirs de cette place, & ne voulant pas abandonner un état dans lequel je puis être de quelque utilité dans ce païs-ci, j'ai cru devoir refuſer cet honneur : il n'en a pas été de même du droit de Citoyen François, que j'ai reçu avec reconnoiſſance pour moi & pour mon fils; mon déſir étant de faire tout ce qui eſt en mon pouvoir, pour le païs qui m'a adopté avec tant de généroſité, je vais courir le riſque d'être vu d'un œil moins favorable par quelques uns d'entre vous, en vous parlant ſur un ſujet que je regarde comme étant d'une très grande importance pour tout le genre humain, quoiqu'il paroiſſe trop négligé, ou mal enviſagé par la majeure partie de la Nation Françoiſe.

Philoſophes & Politiques, vous à qui je m'addreſſe particulièrement, il me ſemble vous voir ſourire ; peut-être, s'en trouvera-t-il quelques uns parmi vous, qui n'iront pas plus loin, quand je dirai que c'eſt de la *religion* que je veux vous parler.

Je ſais bien que le mot ſeul, *religion*, déplaira à un grand nombre ~~parmi~~ vous. Il n'y aura rien d'étonnant pour moi, ſurtout, ſi je conſidère à quel point on en a abuſé, avec quelle adreſſe les gens intéreſſés ont ſu profiter de l'ignorance & de la crédulité du reſte du monde à cet égard, afin de faire paſſer les impoſtures les plus groſſières pour des vérités conſtantes.

Vous ſavez bien que c'eſt ce qui eſt arrivé au ſujet de la philoſophie, & ſurtout de la chymie ; mais le ſiècle du myſtère & du menſonge eſt paſſé actuellement, & la ſcience fondée ſur la raiſon

n'à plus pour objet que l'utilité ; elle a pris la place des ſiſtèmes abſurdes, des prétenſions vaines & de la charlatanerie. Mais abandonnons nous tout ce qui porte le nom de *chymie*, parce que nous n'entendons plus parler de l'art de la *tranſmutation des métaux*, & de *l'elixir de vie*, dont s'occupoient principalement les chymiſtes du ſiècle dernier ? Pour la même raiſon, nous ne devons pas bannir tout ce qui porte le nom de *religion*, parceque nous avons mis de côté la ſuperſtition, & les ſupercheries des prêtres.

Les objets de la religion ſont inconteſtablement d'une grandeur infinie ; tout ce qui a rapport à la philoſophie & à la chymie n'eſt rien en comparaiſon. S'il y a un Dieu, une Providence, & un état futur, (tels ſont les objets de la religion) il doit être de la plus grande importance pour les hommes d'en être bien inſtruits. Car, outre que ce ſont des ſujets de la

plus grande ſublimité en eux mêmes, par
& qui méritent le plus notre attention & notre réflexion, comme étant des êtres raiſonnables, la connoiſſance que nous devons en acquérir nous eſt de la plus grande utilité, pour nous guider dans notre conduite, & nous mettre en état d'aſſurer notre plus grand bonheur.

Je ſuis bien éloigné de vouloir vous éblouir par le développement de la grandeur, & de la nature intéreſſante, des objets que je me contente de recommander à votre attention. Soyez autant que vous le pouvez ſur vos gardes contre toute eſpèce de ſéduction, & de tromperie. Vous le devez d'autant plus, que le ſujet eſt d'une grande importance. Mais faites de même à l'égard des préjugés profondément enracinés contre un ſujet ſur lequel vous devez avouer que vous n'avez pas aſſez réfléchi. Ne croyez pas aveuglément ce que vous ont

dit vos nourrices, ce que vous avez lu dans ces ecrivains hardis, qui affichent l'athéiſme, (vous en avez beaucoup parmi vous) ni même ce que je vous dis. Mais employez ici tous les moyens quelconques dont vous vous ſervez dans tous les autres cas, pour découvrir l'erreur, & trouver la vérité; & n'admettez rien comme véritable, que quand les raiſons *pour* l'emporteront ſur les raiſons *contre.*

Je veux même vous parler ſur ce ſujet dans le ſens qui vous eſt le plus favorable. Je vous invite à n'admettre que ce qui vous paroitra le moins contraire à l'*analogie naturelle*, & conſequemment à la *probabilité.* Car je ſoutiens que, comme, incrédules, en fait de religion révélée, vous admettez plus des choſes contraires à l'expérience ordinaire, & aux obſervations journalieres, que je ne le fais. Je ſais que vous allez rire au mot *miracle*; eh bien, je dis qu'après un mûr examen,

vous

vous trouverez que vous croyez de plus grands miracles que moi. Vous convenez que je vous tiens parole, il ne me reſte donc plus à préſent que d'entrer en matière.

Je ſuis, &c.

LETTRE II.

De l'Exiſtence d'un Dieu.

CITOYENS,

QUAND je dis qu'il y a un Dieu, j'entends qu'il y a une intelligence créatrice de la nature, & je ſoutiens qu'admettre ce principe, c'eſt ſuivre avec le plus d'exactitude l'analogie naturelle; parce que dans les ouvrages de la *nature*, comme dans ceux de l'*art*, on voit viſiblement des marques du *deſſein* de

l'auteur, leſquelles nous regardons généralement comme des indices de l'eſprit.

Eſt-il quelqu'un qui, après avoir examiné la ſtructure & l'utilité d'un *téleſcope*, ſoutienne qu'il a été fait ſans deſſein, & qu'on ne l'a pas deſtiné à nous faire voir diſtinctement des objets éloignés, & qu'il prouve conſéquemment l'exiſtence d'un eſprit qui en a formé le deſſein, avant que l'inſtrument ait été fait ? La même perſonne peut-elle donc conſidérer la conſtruction de l'œil, & ne pas dire que c'eſt pareillement le réſultat d'un deſſein formé par un eſprit, ſon utilité étant exactement ſemblable à celle du téléſcope, ou au moins également bien arrangé pour répondre au but propoſé ? Les mains, les pieds & toutes les autres parties du corps humain, ne ſont-ils pas également arrangés pour répondre à leurs différens uſages ? Ne peut-on pas faire

la même obſervation à l'égard de toutes les autres parties de la nature ? Tout ce que nous voyons, n'eſt-il pas une partie d'un grand Tout ? N'exiſte-t-il donc pas un eſprit capable de comprendre ce tout, & une cauſe qui a produit ce tout ? N'eſt-il pas auſſi abſurde de dire que l'univers que nous voyons, n'eſt pas l'effet d'une cauſe extérieure, que de dire la même choſe d'un téleſcope ?

ce/

Quelle que difficulté qui ſe préſente ſur la queſtion de ſavoir, *quelle a été la cauſe de cette cauſe*, nous allons toujours en avant, d'après les principes les plus clairs, en ſuivant les analogies les plus inconteſtables ; & quelque difficile qu'il ſoit de concevoir que cette grande cauſe de toute choſe exiſte, & a exiſté *ſans cauſe*, de toute éternité, cela n'eſt pas ſi difficile que de croire qu'aucune choſe ait pu commencer à exiſter ſans

Quelqu

aucune cauſe. Vous ne pouvez pas vous empêcher de reconnoitre que cela eſt abſolument impoſſible ; car ſi jamais il y a eu un tems, où rien n'avoit exiſté, rien n'auroit pu exiſter. C'eſt pourquoi, l'exiſtence actuelle d'un monde, tel que celui dont nous faiſons partie, monde qui porte toutes les marques poſſibles du deſſein le plus parfait, eſt une preuve inconteſtable qu'il exiſte, & qu'il a exiſté de toute éternité, un Etre doué d'un eſprit capable de le comprendre, & qu'il doit en être regardé comme l'auteur véritable.

De ce que nous ne voyons pas cet Etre ſuprême, il ne s'enſuit pas qu'il n'exiſte point. Car, comme il y a bien des choſes qui n'affectent pas quelques uns de nos ſens, qui ſont les canaux par leſquels paſſent toutes nos idées, il peut y en avoir beaucoup d'autres qui leur échappent. Il n'eſt même d'aucune

importance quelconque de ſavoir dans quelle eſpèce de ſubſtance réſident les attributs du pouvoir d'intelligence, que nous devons attribuer à l'auteur de l'univers qui frappe nos yeux. En effet, nous ne connoiſſons rien d'aucune ſubſtance, n'ayant point d'idée d'aucune autre choſe que ce que nous appellons *propriétés*, leſquelles ſe trouvent dans les différentes choſes, dans les différentes ſubſtances que nous connoiſſons, ou bien leur appartiennent. Il nous ſuffit qu'il y ait des marques évidentes de deſſein dans ce que nous voyons, pour en inférer l'exiſtence d'une cauſe qui a formé le deſſein, quelle que ſoit cette cauſe, & ſoit, qu'à l'égard de ſa ſubſtance, elle ſoit viſible ou inviſible, palpable, ou impalpable. &c &c.

Je ſuis, &c.

qui

ce

LETTRE III.

Des attributs & de la Providence de Dieu.

CITOYENS,

En admettant l'existence d'un *Dieu*, ou d'un *principe d'intelligence* dans l'univers, nous devons juger des *desseins* de cet Etre, comme nous ferions de ceux de tout autre, d'après le caractère de ses ouvrages. Je crois que vous ne pouvez pas vous empêcher d'admettre avec moi, que les ouvrages de la nature sont les ouvrages d'un auteur bienfaisant ; puisque toutes les créatures sensitives, sont formées pour avoir des jouissances conformes à leur nature, & ont les moyens de se les procurer, ainsi que ceux d'éviter, ou d'adoucir,

les maux auxquels elles ſont néceſſairement expoſées.

Plus nous examinons l'œconomie de la nature, plus nous ſommes perſuadés que toute eſpèce de mal ſert au bien, & que ſelon la portée de notre jugement, ils ſont inſéparables ; de manière que d'après tout ce qui ſe préſente à notre vue, l'*Etre* le plus rempli de bienfaiſance, n'auroit pas organiſé l'univers autrement qu'il l'eſt. Il ne peut, & ne doit point paroitre ſurprenant, que nous ne puiſſions pas comprendre le tout d'un ſiſtême auſſi immenſe que celui de l'univers, ſi l'on réfléchit qu'un homme n'eſt pas toujours en état, ſans une inſtruction particulière, de comprendre les ouvrages d'un autre homme.

Il eſt auſſi très-conforme à l'analogie d'attribuer tout l'univers à un Créateur, à cauſe de l'uniformité qui paroit évidem-

ment dans ce tout, & de l'utilité d'une partie à l'égard d'une autre, tout immenſe qu'eſt ce grand tout, & tout incompréhenſible qu'en doive être le Créateur. S'il eſt déraiſonnable de ſuppoſer qu'un être a formé la tête d'un homme, un autre les mains, & d'autres le reſte des parties du corps, il eſt également déraiſonnable de ſuppoſer qu'un être a fait la terre, un autre les plantes, un autre les oiſeaux, & d'autres les animaux de terre & de mer qui en dépendent; en effet ils ont tous un rapport, & une connexion intime, les uns à l'égard des autres, & ne ſont que parties *d'un tout*. Si nous portons nos vues plus loin; nous verrons qu'il eſt raiſonnable de conclure que la terre & la lune, le ſoleil & tout le ſiſtême planétaire, même celui des ſoleils, & tout ce qui ſe trouve compris dans l'univers entier, n'ont eu qu'un ſeul créateur; puiſque la même

loi de gravitation, & probablement beaucoup d'autres loix, les réunissent tous. De plus, comme nul être intelligent ne fait rien sans avoir des vues, ou un dessein, nous devons conclure que tout dans la nature a ses usages propres & particuliers; que rien n'a été fait en vain; l'objet le moins considérable, selon ce qu'il peut nous sembler être, étant aussi essentiel au tout, que les parties les plus grandes & les plus frappantes à la vue. Et comme les loix de la nature doivent être parfaitement bien connues de leur Auteur, il doit prévoir tout ce qui peut arriver, & avoir arrangé tout ce qui arrive depuis le commencement, de manière que rien ne puisse s'opposer à ses desseins. Voilà ce que nous appellons la doctrine d'une *Providence* universelle & particulière, & l'adaptation de toutes choses & de tous les évènemens, aux desseins de cet Etre suprême, qui a combiné l'arrangement du tout, & qui le surveille.

C'eſt une vérité, qui n'eſt pas moins claire ni moins indubitable, qu'elle eſt ſublime & impoſante pour l'entendement humain.

Je lis ſouvent les écrits de vos philoſophes qui prêchent l'athéïſme, afin de pouvoir bien entendre & pénétrer vos vues & vos ſentimens. Je voudrois que vous fiſſiez la même choſe à l'égard de nos écrits. Dans les efforts que vous faites pour exclure de l'univers toute idée d'une cauſe créatrice, j'apperçois beaucoup d'embarras & de contradiction, lorſque vous voulez ſubſtituer le mot *Nature* à celui de *Dieu*. Vous êtes frappés des merveilles évidentes de la nature, & vous n'allez pas plus loin. Je vois les mêmes merveilles, mais elles me portent à révérer le grand Auteur de la nature, cet *Eſprit* qui comprend tout. Vous ne voyez dans la nature que des *effets*; moi, je révère *la cauſe*. Ce que vous attribuez à un

principe aveugle & ſans deſſein, à quelque choſe qui n'a aucune analogie avec ce que nous appellons *eſprit* ou *perſonne*, je l'attribue à un Etre vraiment intelligent, à un Etre que je conſidère, & que je ſuis heureux de conſidèrer, comme toujours préſent avec moi, & attentif à moi, ainſi qu'à toutes choſes, qui m'a donné une exiſtence pour les meilleurs buts poſſibles, & qui me dirigera dans toute l'étendue de ma carrière. Vous ne voyez autour de vous que des choſes qui vous étonnent. Je vais au-delà de tout cela; je me porte vers un Etre, ou une perſonne, à laquelle je peux parler, qui eſt l'objet de ma reconnoiſſance, de mon attachement, de ma confiance.

Reconnoiſſez donc que, quelque choſe que vous penſiez de mes ſentimens, ils me rendent plus heureux que vous ne pouvez l'être par les vôtres, ſur-tout en ajoutant que, dans mon idée, ma vie

aĉtuelle n'eſt pas tout ; que ce n'eſt que le commencement de mon exiſtence, & que l'Etre ſuprême, qui m'a fait & qui m'a placé ici dans une école d'inſtruĉtion, ne m'abandonnera pas dans le tombeau, mais qu'il me fera revivre dans une condition plus favorable que la préſente.

Je ſais bien qu'ici vous ſourirez encore ; mais faites attention, je vous prie, aux obſervations que vous allez trouver dans les lettres ſuivantes.

Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

De la Preuve des Miracles, faits pour attester la Religion des Juifs & des Chrétiens.

CITOYENS,

En admettant l'existence d'un Dieu, & son éternelle Providence, vous me demandez quelle preuve j'ai d'un *état futur*. Je réponds, & je vous prie de ne pas vous révolter contre mon langage, mais d'avoir la patience de m'entendre jusqu'à la fin; c'est la déclaration expresse de Dieu lui-même, qui dit qu'il ressuscitera les hommes à une époque future, & qu'il les traitera selon leurs œuvres; vous ne pouvez pas douter que l'Auteur de la Nature n'ait le pouvoir de le faire.

Si vous me demandez la preuve de ceci, que je ſais que vous regarderez comme une aſſertion bien étrange, je réponds que ce ſont des hommes, chargés par Dieu pour cet effet, qui l'ont annoncé, & qui ont prouvé la miſſion qu'ils avoient reçue de lui par des œuvres telles que celles que Dieu ſeul, l'Auteur de la Nature, pouvoit faire, je veux dire de vrais *miracles*, preuves d'une puiſſance qui pouvoit s'écarter des loix de la Nature.

De plus, la preuve que ces miracles ont été faits, eſt le témoignage, qu'on ne peut pas nier, ſans admettre des miracles plus grands encore, témoignage que donne de leur réalité, ce grand nombre de perſonnes les mieux en état d'en juger, & qui n'avoient aucun motif pour en impoſer aux autres : car, ſuppoſer que toutes ces perſonnes, ou ſe trompoient, ou participoient au projet d'en impoſer

aux autres, cela ſeroit plus évidemment contraire au cours bien connu de la nature à l'égard du genre humain, qui, comme nous devons en convenir, a été le même dans tous les ſiècles, que la réalité des miracles qu'elles atteſtent; dans ce dernier cas, ſi l'on en examine toutes les circonſtances avec attention, on verra les loix fixes de la nature violées d'une manière plus évidente que dans le premier, & cela ſans aucune vûe raiſonnable.

Par exemple, que toute la nation des Juifs, composée dans ce tems-là de ſix cent mille hommes, outre les femmes & les enfans, ait cru, qu'après avoir vu faire pluſieurs miracles en Egypte, après avoir traverſé la Mer Rouge, au moment où les eaux ſe divisèrent pour les laiſſer paſſer; que ces Juifs aient entendu du Mont Sinaï prononcer diſtinctement, & d'une manière bien articulée les dix com-

mandemens ; qu'après avoir demeuré 40 ans dans le désert, pendant lesquels ils ont été témoins de plusieurs autres miracles, ils aient passé le Fleuve Jourdain comme ils avoient traversé la Mer Rouge ; qu'ils aient observé la Pâques, & les autres cérémonies annuelles, en commémoration de ces évènemens & conservé jusqu'à ce jour les livres qui en contiennent le détail circonstancié, évènemens qui ont été universellement, & dans tous les tems, regardés comme ayant été écrits dans celui où ils étoient encore récens ; voilà des faits de cette nature.

Les Juifs étoient & sont des hommes ; ils n'étoient point du tout disposés d'avance à croire aucune chose de l'espèce ci-dessus mentionnée, ni à pratiquer des cérémonies religieuses à eux enjointes en conséquence. Ce seroit donc un véritable miracle, & même une complication de miracles de la nature la

plus

plus extraordinaire, ſi leurs eſprits avoient été remplis de la croyance á la réalité des évènemens, ſans une cauſe ſuffiſante. Le cas ſeroit d'autant plus extraordinaire, que ce ſeroit une ſuite de miracles faits ſans aucun but; tandis que les miracles rapportés dans les livres de Moïſe, avoient un objet grand & ſublime, celui de remplir l'eſprit de la nation Juive, & par elle celui des autres nations, de la ferme croyance à la ſuprémacie d'un vrai Dieu, le Créateur de toutes choſes, & dans ſa providence, à l'égard du ſoin qu'il prend des affaires des hommes.

Les miracles faits par Jéſus-Chriſt, dont la miſſion avoit pour objet la ſublime révélation d'un état futur de récompenſes & de punitions, ſont auſſi moins extraordinaires, & moins contraires au cours ordinaire de la nature, que la ferme croyance qu'avoient tant de

milliers de perſonnes, diſpoſées, d'avance comme elles l'étoient, que ces miracles avoient été faits ; dans un tems, où elles avoient toutes les occaſions, & les motifs poſſibles, que pouvoient avoir des hommes, pour ſe convaincre de leur vérité, en ſuppoſant que ces miracles n'avoient point été faits. On ne peut pas douter de la réalité de leur croyance, puiſqu'ils ont ſacrifié à cette croyance, tout ce que les hommes ont de plus cher dans le monde, & quelques-uns la vie même.

Il n'a pas été poſſible de calculer le miracle, je dois le nommer ainſi, de tant de perſonnes qui ſe ſont trompées elles mêmes & ont trompé les autres, dans une autre vue que celle de produire ſimplement une illuſion, ſans avoir un objet quelconque appuyé ſur la raiſon. Tandis que les miracles ſur leſquels ſe trouve établie la croyance du Chriſtianiſme, avoient pour but l'objet le plus ſublime &

le plus glorieux que l'on puiſſe concevoir, c'eſt-à-dire de donner au genre humain une juſte idée de ſa deſtination future, en lui faiſant voir que cette vie n'eſt que le commencement de ſon exiſtence, & qu'il doit y apprendre à mériter dans la ſuite la vie immortelle. La parfaite perſuaſion de ces grandes vérités donne une dignité inexprimable au caractère de l'homme; elle ajoute beaucoup à la vraie jouiſſance de cette vie, & anéantit en quelque manière toutes les peines & les chagrins dont elle eſt remplie, & tend à le préparer à l'état futur qui l'attend.

Cet objet étoit digne de l'Auteur de l'eſpèce humaine, & il n'auroit jamais pu être rempli que par des moyens ſurnaturels; puiſque dans la nature nous n'appercevons rien qui puiſſe faire raiſonnablement eſpérer que nous ſurvivrons au tombeau. Rien pourtant ne pouvoit être mieux calculé pour établir cette croyance

que les miracles qu'a faits Jéſus Chriſt, & que Lui-même, ce grand prédicateur de la doctrine, mourant pour donner, dans ſa propre perſonne, la preuve de cette réſurrection qu'il étoit autoriſé à promettre à tous les hommes. Si l'on avoit demandé aux plus grands incrédules du genre humain, quelle preuve ils déſiroient pour être aſſurés d'une vie future, ils n'en auroient pas pu demander d'autre que celle ci ; & comme je l'ai fait voir clairement dans mon *diſcours ſur la réſurrection de Jéſus*, ils n'auroient pas pu demander de preuve plus forte pour aucun fait, que celle que la Providence divine a fournie pour *celui-ci* ; il s'enſuit que ſa probabilité doit acquérir de ſiècle en ſiècle une nouvelle force, ſurtout dans ceux qui ſont les plus reculés, & juſqu'à la fin des tems.

Il peut y en avoir parmi vous qui ſoient diſpoſés à condamner la Providence de

n'avoir pas mis de côté les miracles, en se faisant un plan de choses, qui les auroit rendus inutiles pour l'instruction morale & la perfection de l'homme. Mais outre qu'il seroit suffisant pour répondre à cela de dire, qu'il ne nous appartient pas de prescrire des règles à l'Auteur de la nature, nous pouvons facilement voir que, s'il est avantageux pour nous, comme il l'est évidemment, de fixer notre attention sur lui, nous remplirons mieux ce but, en nous écartant accidentellement des loix de la nature, qu'en les suivant avec trop d'exactitude.

Telle est la constitution de la nature humaine, (que nous devons regarder comme la meilleure) que les choses qui se rencontrent toujours, & qui paroissent très régulièrement à nos yeux, n'excitent pas une attention particulière. Quel est celui qui, dans la masse du genre humain, demande la raison pour la-

quelle le ſoleil ſe lève, pourquoi les plantes produiſent leurs propres graines, ou les graines leurs propres plantes ? mais l'apparence d'objets extraordinaires excite une attention univerſelle, & nous ne pouvons être ſatisfaits, ſans ſavoir pourquoi ils paroiſſent. Il eſt très poſſible, pour une nation d'hommes, de paſſer la vie dans la contemplation de toutes les merveilles de la nature, ſans jamais chercher à connoître l'auteur de la nature. Mais, que l'attention de ces hommes ſe trouve excitée par des prodiges, ou des miracles, ils ſe trouveront portés à réfléchir ſur le ſujet, & parviendront à révérer Dieu dans tous ſes ouvrages, ceux de la providence ordinaire, ainſi que ceux d'une nature extraordinaire ; leurs eſprits ſeront donc pénétrés de reſpect pour lui & pour ſes loix, & ce reſpect influera ſur leur conduite. Et il n'y a perſonne, qui ſoit autoriſé à dire que ce grand but ne peut pas être également

rempli ſans miracles, ou ſans s'écarter accidentellement des loix régulières de la nature.

LETTRE V.

Avis contre les Raiſonnemens ſuperficiels ſur ce ſujet.

CITOYENS,

MON intention dans ces *lettres* n'eſt point d'entrer dans le détail des preuves de la religion révélée; je l'ai fait, en grande partie, dans d'autres écrits; je veux ſeulement vous donner, ce que je crains qu'un grand nombre parmi vous n'ait pas, une idée de l'importance du ſujet, & de la nature des preuves, afin de vous engager à faire de nouvelles

recherches ſur cet objet ; je ſouhaite que vous les faſſiez avec tout le ſoin & l'exactitude ſévère qu'exige le cas.

Croyez moi donc, examinez avec ſoin & impartialité les preuves des faits, ſur leſquels eſt fondée la religion révélée, comme vous feriez à l'égard de tous autres faits intéreſſans de la même nature, dans ce qui concerne l'hiſtoire. On convient que les faits rapportés dans l'Ecriture ſainte ne ſont pas analogues à ceux que nous remarquons actuellement, & que par conſéquent ils exigent des preuves proportionnément plus fortes. Mais alors vous trouverez que les preuves *ſont* proportionnément plus fortes que celles des faits ordinaires ; puiſqu'il n'y a pas d'autres faits dans l'hiſtoire qui ſoient à beaucoup près ſi bien atteſtés. Les circonſtances dans leſquelles étoient les premiers chrétiens, font que nous ne pouvons pas douter qu'ils ne ſe ſoient ſentis extrêmement

mement intéreſſés, ainſi que leurs ennemis, à en aſſurer la vérité. En conſéquence de cette ſituation, nous pouvons être bien certains qu'on n'a pas employé ſur d'autres faits quelconques, la millième partie de recherches qu'on a du faire ſur ceux-ci, d'après la nature du cas, pendant qu'ils étoient encore *tout récens*, de manière que l'examen en étoit d'autant plus facile. Les *perſécutés* & les *perſécuteurs* ont fait tout ce que leurs intérêts oppoſés pouvoient leur ſuggérer, pour prouver ou réfuter les miracles conteſtés. Nous voyons qu'après une diſcuſſion qui a duré trois ſiècles, tems où le Chriſtianiſme avoit à combattre les Puiſſances du monde & tous les Savans, il a prévalu & s'eſt établi. A quoi doit-on attribuer cela, ſi ce n'eſt au pouvoir de la vérité ? car elle n'avoit aucun autre avantage quelconque.

Ne vous contentez pas de dire que

“ le genre humain a toujours été dupe
“ de l’impoſture , de façon qu’il n’eſt
“ point du tout néceſſaire que vous
“ preniez la peine d’examiner par quel
“ moyen on lui en a impoſé dans ce
“ cas , ou dans tout autre cas parti-
“ culier. ”

La crédulité eſt une qualité de la nature humaine , qui mérite bien que les Philoſophes l’examinent. Elle doit avoir une *cauſe* fixe , comme tous les autres *effets*. La ſeule raiſon pour laquelle les hommes ſe trouvent diſpoſés à croire, ſans faire beaucoup de recherches, eſt l’idée qu’ils ſe ſont faite , ou qu’ils tiennent de perſonnes dont ils reſpectent l’opinion , qu’il ne falloit pas faire de ſtrictes recherches ; la choſe qu’on leur demande d’approuver , étant ſi analogue à d’autres évènemens dont on ne doute pas , qu’il ſuffit d’en avoir une preuve légère. Cela ſuppoſe pourtant que la

crédibilité de quelques évènemens auxquels ceux-ci ſont analogues, étoit bien établie dans l'origine. Conſéquemment, la croyance trop facile à l'égard de certains évènemens extraordinaires, fait préſumer d'une manière aſſez ſolide que, quoique les évènemens en queſtion n'aient pas une authenticité bien reconnue, cependant il y en a d'autres tout-à-fait ſemblables qui en ont une bien établie.

Si nous voyons une perſonne qui, par la connoiſſance qu'elle a de la philoſophie, de la chymie, ou par la légèreté de la main, ou tout autre moyen, fait des choſes qui nous étonnent, nous donnons l'attention la plus grande aux faits, & nous ne les admettons pas d'abord ſans une preuve particulière. Mais après les avoir vues, ou avoir été bien convaincus, par tout autre moyen, de leur réalité, nous ne croyons pas qu'il ſoit néceſſaire de faire un examen également ſtrict, de

chofes femblables, qu'on nous dit avoir été faites par la même perfonne, par celles qui font liées avec elle, ou par de femblables moyens. Ces faits font alors regardés comme des évènemens ordinaires, fe trouvant conformes à une nouvelle analogie de chofes.

La rapidité donc, avec laquelle fe font répandus les bruits des miracles qu'on difoit avoir été faits par vos faints dans les fiècles peu éclairés, dans lefquels il y a fujet de foupçonner des méprifes groffières ou des fauffetés, donne à un philofophe raifon de croire que, dans un des fiècles précédens, il y avoit eu des miracles de faits, & que la certitude en avoit été bien établie. Tel feroit l'effet néceffaire de la réalité des miracles de Jéfus-Chrift & des Apôtres. Ces derniers étant admis, la crédulité du monde Chrétien à l'égard des miracles poftérieurs, a eu néceffaire-

ment lieu, mais non ſur aucune autre ſuppoſition.

C'eſt de la même manière que j'explique votre incrédulité à l'égard de tous les miracles. Vous n'avez fait aucune attention à la preuve des premiers miracles bien fondés ſur l'authenticité ; Vous vous êtes bornés à celle des miracles poſtérieurs & fabuleux ; & voyant quelque raiſon pour ne pas croire *ces derniers*, par une fauſſe analogie, vous vous êtes décidés à les ſoupçonner *tous.* Mais, ſans conſidérer l'état préſent des choſes, vous deviez vous placer dans la ſituation d'un philoſophe dans le temps de la promulgation du Chriſtianiſme, & examiner les circonſtances des premiers miracles, dont l'autorité a fait croire trop aiſément les légendes fabuleuſes, contre leſquelles vous vous élevez avec tant de juſtice.

Plusieurs incrédules, ne voyant les choses que superficiellement, pensent se convaincre & convaincre les autres qu'on ne doit jamais compter sur les *anciennes traditions* ; qu'il y avoit des fables Egyptiennes & des fables Grecques, aussi bien que des fables Juives & des fables Chrétiennes ; mais, qu'actuellement les gens sensés ne font plus de cas d'aucune.

Mais ils ne font pas attention à la distinction visible & importante, qui se trouve entre la *tradition* & *l'histoire*, entre les opinions adoptées long-temps après un évènement supposé & des détails écrits de faits arrivés dans le même temps ; & c'est là précisément la différence entre les histoires fabuleuses de l'Egypte & de la Grèce, & celle des Juifs & des Chrétiens. Car il est aussi sûr que les livres de Moïse ont été

écrits & publiés pour tous les Hébreux, dans ſon temps, ainſi que l'hiſtoire des Evangéliſtes & les actes des Apôtres dans le ſiècle, où les faits étoient encore récens, qu'il l'eſt que les hiſtoires de Thucidide & de Tacite l'ont été dans les mêmes circonſtances; parceque, le peuple chez lequel elles ont été publiées, les a également reçues comme véritables, & par-là, a donné ſon témoignage à la vérité générale de leur contenu. Il n'y a point d'époque où il eût été plus facile de les faire recevoir, comme elles l'ont été dans un cas, que dans l'autre.

Comme la nature humaine a été dans tous les temps la même qu'elle eſt à préſent, nous pouvons porter un jugement ſur la difficulté d'en impoſer à une nation, ou à un peuple quelconque, en lui préſentant des hiſtoires telles que celles de la ſainte Ecriture, par une ſuppoſition qui nous regarde.

Qu'une perſonne tâche de perſuader au peuple de ce pays, que nos Ancêtres, à une époque reculée, ont fait la traverſée de Calais à Douvres, à pied au milieu de la mer qui s'eſt ouverte pour les laiſſer paſſer, & qu'elle produiſe des *livres* contenant un détail circonſtancié de l'évènement, comme ayant été écrit dans le temps. Pourroit-elle en aucune manière le faire croire ? On ſe moqueroit aſſurément d'elle, pour en avoir pris la peine. En effet, il ne lui ſeroit pas moins difficile de le faire, que de ſéparer la mer, comme elle l'auroit rapporté. Cette perſonne trouveroit que l'un ſeroit auſſi abſolument impoſſible & auſſi contraire au cours établi de la nature, que l'autre.

De la même manière, qu'une perſonne produiſe des livres ſemblables à ceux du Nouveau Teſtament, & qu'elle voie, ſi elle pourra les faire croire aſſez

généralement,

généralement, pour engager des milliers d'hommes, de toute eſpèce, à eſſuyer les plus grandes peines, & même à ſacrifier leurs vies, pour ſoutenir la croyance qu'ils y ont, même dans des circonſtances bien plus favorables à ce but, que celles dans leſquelles les Evangéliſtes ont écrit: cette perſonne trouveroit, qu'il ſeroit auſſi aiſé de reſſuſciter les morts, que d'effectuer une pareille choſe.

Il ne faut qu'une attention convenable aux *faits*, tels que ceux qui ajoutent foi à l'hiſtoire ne peuvent nier, & aux principes bien connus de la nature, pour s'appercevoir de cela. Mais il n'y a que peu d'incrédules ſur la révélation, qui aient été diſpoſés à faire cette attention convenable aux uns, ou aux autres; en conſéquence de cela, ils croient des choſes plus extraordinaires dans leur nature, & plus véritablement incroyables, que ne fait le Juif, ou le Chrétien.

Etudiez donc, avec une attention particulière, l'hiſtoire des tems, où le Chriſtianiſme a été promulgué. Elle eſt auſſi détaillée & auſſi facile à examiner, que celles de Céſar & de Pompée, ou de tout autre tems de l'antiquité; & vous y trouverez des faits indubitables & innombrables, qui ne peuvent abſolument point s'accorder avec votre hypothèſe, conſtruite à la hâte & au hazard.

Vous trouverez des hommes de toute eſpèce, & de toutes les nations, pour la plus part auſſi ſenſés & auſſi réfléchis que vous, & qui avoient autant à ménager, par rapport à leur réputation ou à leur fortune, que vous mêmes; des hommes qui avoient tous les moyens pour s'inſtruire ſur ce ſujet, & n'épargnoient évidemment aucunes peines pour y réuſſir; vous les trouverez ſi remplis de la perſuaſion de la réalité des grands évènemens, ſur leſquels eſt fondé le Chriſtia-

nisme, qu'ils ont persisté, pendant toute leur vie, à donner les preuves les plus parfaites de leur conviction.

Il faut observer particulièrement que ce n'étoit pas une persuasion qui regardât des opinions métaphysiques, dont peu de personnes sont juges compétents, mais des choses qui étoient des objets des sens ; telles que la prompte guérison de maladies bien connues pour être les plus incurables, la résurrection des morts, & autres faits également miraculeux & étonnans, dans lesquels il ne pouvoit y avoir aucun soupçon de fourberie, & dont tout le monde peut être également juge.

Mais quelques-uns de vos écrivains ont fait si peu d'attention à ce sujet, quoiqu'il soit simplement historique, qu'ils ont nié l'existence de Jésus-Christ, qu'ils ont assuré que le mot *Christ* étoit emprunté de quelque langue orientale, ayant

la même origine que *Chriſtnou*, un des Dieux de l'Indoſtan ; & que le Chriſtianiſme n'eſt qu'une modification particulière du culte du ſoleil.

Quoique le ſujet ſoit ſérieux, il n'eſt pas poſſible de s'empêcher de ſourire, en voyant une ignorance ſi frappante. Je verrai ſans doute bientôt les mêmes écrivains eſſayer d'*allégoriſer* l'hiſtoire de Jules-Céſar, & ſoutenir qu'il n'a jamais exiſté un tel être. Car il n'y a pas la centième partie de preuves, pour l'exiſtence de Jules-Céſar, qu'il y a pour celle de Jéſus-Chriſt. Dans la ſuite des tems, l'hiſtoire de France même pourra être *allégoriſée* ; on pourra faire dériver les noms mêmes de Louis, de Dumouriez, de Buffon, de quelques langues anciennes, & on pourra dire que la guerre actuelle de votre République contre les deſpotes de l'Europe, ne ſignifie rien autre choſe que la guerre des élémens de la nature.

Si je n'avois pas vu ce que peut le préjugé, & toute l'étendue de ſon empire, je ſerois étonné qu'il y eût tant d'hommes parmi vous, d'un bon ſens inconteſtable, & habiles écrivains, qui ont fait ſi peu d'attention à la *probabilité naturelle*, en portant leur jugement ſur un ſujet hiſtorique.

La lettre de Pline le jeune eſt bien connue de tous les ſavans, & la vérité qui y règne n'a jamais été miſe en doute; cependant on croiroit que quelques-uns de vos écrivains, qui ſe ſont déchaînés contre le Chriſtianiſme, n'en ont jamais entendu parler. Il écrivit vers l'an de N. S. 106, entre la ſoixante-dixième & la quatre-vingtième année après la mort de Jéſus-Chriſt. Il y demande à l'empereur Trajan de quelle manière il doit agir à l'égard des Chrétiens qu'on amenoit devant lui; & en parlant des progrès que la nouvelle religion

avoit faits dans sa province, la Bythinie, il dit : " Bien des personnes de tout " rang & des deux sèxes, sont accu- " sées & le seront ; la contagion de " cette superstition, n'a pas seulement " gagné les grandes villes ; elle s'est " répandue dans les petites, & dans les " campagnes. Néanmoins, il me pa- " roît qu'on peut l'arrêter, & la dimi- " nuer. Il est certain que les temples, " qui étoient presque abandonnés, com- " mencent à être plus fréquentés, & que " les cérémonies solemnelles, après avoir " été suspendues pendant long-tems, " commencent à reprendre leur éclat. " Par-tout on achète des victimes, dans " les lieux où, pendant un certain tems, " il n'y avoit eu que peu d'acheteurs ".

Le Christianisme auroit-il pu faire ces progrès surprenans en si peu de tems, sans la force, & ayant à lutter contre tous les moyens possibles mis en usage pour s'y

oppoſer, s'il n'y avoit pas eu une perſonne telle que Jéſus-Chriſt, ou s'il n'y avoit eu rien de vrai dans l'hiſtoire de l'Evangile ? La Bythinie n'étoit pas fort éloignée de la Judée, d'où il tire ſon origine ; & comme les deux pays étoient dans le même empire, on n'auroit pas pu manquer d'occaſions, pour examiner la vérité des faits. Il eſt à remarquer que plus on approche de Jéruſalem, à Antioche en Syrie, par exemple, où l'impoſture, s'il y en avoit eu aucune, auroit dû être plus évidente, plus l'on trouve de Chrétiens. Ce ſeroit encore une choſe plus extraordinaire, que tout ce que les Evangéliſtes ont rapporté, que c'eût été là le cas, ſans qu'il y eût eu une perſonne telle que Jéſus-Chriſt, ou de la vérité même dans la partie miraculeuſe de ſon hiſtoire ; en admettant cela, tout le reſte devient très-aiſé & très-naturel.

M. Lequinio, écrivain plus moderne

que Volney, ne nie pas l'exiſtence de Jéſus-Chriſt ; mais ce qu'il dit de lui, eſt plus improbable même que ceci. Il le repréſente comme l'homme le meilleur & le plus ſage qui ait jamais exiſté, & aſſurément il l'étoit, " C'étoit un " homme animé, rempli de la bonne vo-" lonté la plus ſincère à l'égard de l'eſ-" pèce humaine ; enſeignant les grands " principes de l'égalité morale, & le plus " pur patriotiſme ; bravant tous les dan-" gers ; s'oppoſant aux grands ; mépri-" ſant autant la gloire que la fortune ; " modéré à l'égard de lui-même ; bien-" faiſant pour les autres, & ſympathiſant " avec tous ; déteſté des gens puiſſans, " qu'il attaquoit ; perſécuté par les in-" trigans, dont il faiſoit voir la fauſſeté ; " & mis à mort par une multitude " aveugle & trompée, pour laquelle il " avoit toujours vêcu. Ce généreux phi-" lantrope, dit-il, qui ſe ſacrifia entiè-" rement pour le bien public, qui donna

" toute

" toute ſon exiſtence aux malheureux, " & même à ſes perſécuteurs, ne mentit " que pour enſeigner la vertu."---Préjugés détruits, p. 286.

Y a-t-il jamais eu dans les romans un caractère plus différent de tout ce qu'on voit dans la nature, que celui-ci? & cependant ce n'étoit qu'un Juif ordinaire, un charpentier, qui n'avoit point d'éducation, & qui n'avoit aucune connoiſſance du monde. M. Lequinio ſuppoſe que cet homme, ſans avoir rien de ſurnaturel en lui, a acquis par lui-même cette diſpoſition très extraordinaire, & au-deſſus de la nature humaine, une généroſité & une magnanimité, qui ſurpaſſoit celle de tous les héros & de tous les philoſophes de l'Antiquité, qui a déterminé des milliers de ſes compatriotes à croire, non-ſeulement qu'il étoit prophète, ou inſpiré de Dieu, mais même le Meſſie, qu'avant ce tems ils avoient univerſellement eſpéré de voir

G

ſous l'apparence d'un roi, & d'un conquérant; & qu'après être mort de la manière la plus notoire, il eſt reſſucité des morts, comme il l'avoit déclaré d'avance, pour confirmer ſa miſſion divine.

Si une perſonne d'un caractère ſi excellent & d'une ſi bonne morale, a pu être ſimplement un impoſteur; ſi un homme avec ſi peu d'avantages naturels, a pu tromper un ſi grand nombre de ſes compatriotes, tous diſpoſés d'avance à ſe refuſer à ſes prétentions, & les mettre en état d'en tromper tant d'autres de plus, de toutes nations, il faut dire que la nature n'en a jamais produit avant ce tems là, ni depuis, de pareils, ſoit pour tromper, ſoit pour être trompés. Il n'eſt pourtant pas peu extraordinaire que M. Lequinio montre une ſi grande admiration, pour un homme qui a dirigé toutes les actions de ſa vie, & eſt enfin mort, pour établir ce préjugé même qu'il s'efforce, lui, de

détruire. Il n'a certainement pas jugé des ſentimens de Jéſus-Chriſt par les ſiens.

Permettez-moi de vous conſeiller, d'une manière plus particulière, de lire avec la plus grande attention les livres hiſtoriques de l'Ecriture Sainte, & de voir s'ils ont aucunes empreintes de fauſſeté. Si vraiment vous êtes ſans préjugés, vous ſerez convaincus qu'il n'y a jamais eu de livres écrits avec tant de candeur, ni qui aient dans le fonds autant de ſignes de vérité. Mais ne vous attendez pas à les trouver ſans défauts, à l'égard du ſtile & de l'exactitude relativement à d'autres objets. Examinez les mœurs, les opinions, & les préjugés des tems, où ils ont été écrits, ayez l'indulgence qui leur eſt due. Ces légers défauts ſont une preuve de leur vérité. Car tout ce que prétendent les Chrétiens bien inſtruits, eſt que les livres qu'on appelle ordinairement livres *ſacrés*, ont été écrits par des hommes

pieux & honnêtes, qui étoient bien inſtruits des faits qu'ils rapportent ; mais ils en parlent de la manière dont il étoit naturel que ces perſonnes en parlaſſent. Il en eſt de même de différens écrivains, qui, comme d'autres hiſtoriens originaux & vrais, rapportent des faits avec les variations à l'égard de l'ordre, & de certaines circonſtances moins importantes, & qui s'accordent dans toutes les choſes d'une conſéquence réelle.

Conſidérez auſſi que nul écrivain n'eſt vraiment reſponſable que de ce qu'il rapporte d'après ſa connoiſſance, ou des évènemens & des faits arrivés dans ſon tems. L'hiſtoire de Moïſe, par exemple, commence par l'Exode. Tout le livre de la Génèſe doit avoir été recueilli par tradition, & le détail que Moïſe donne de la création, lui paroiſſoit, ainſi qu'à d'autres perſonnes de ſon ſiècle, bien fondé. Il ne dit nulle part qu'il fût inſ-

piré de Dieu, dans tout ce qu'il a écrit ſur ce ſujet.

Ces écrivains ne prétendent en aucune manière que les livres de l'Ecriture Sainte aient été écrits par une inſpiration divine & particulière. C'eſt une notion denuée de toute eſpèce de preuves, & qui a fait beaucoup de tort, à la preuve du Chriſtianiſme, comme ont fait auſſi d'autres opinions également abſurdes, & différens exercices ſuperſtitieux, adoptés par des Chrétiens des derniers ſiècles, quoiqu'en cédant à l'influence des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvoient.

Dans mon *Hiſtoire des abus du Chriſtianiſme*, vous trouverez un détail de toutes ces principales opinions, et de ces exercices ſuperſtitieux ; & des cauſes qui y ont donné lieu. Je vous prie de lire cet ouvrage avec attention, auſſi bien que mon *Hiſtoire de l'Egliſe Chrétienne juſqu'à la*

chûte de l'Empire d'Occident. Vous y verrez, je me flatte, un détail naturel du commencement & des progrès, comme j'eſpère que vous verrez pareillement le terme, de ces monſtrueux abus du Chriſtianiſme, dont vous êtes ſi juſtement choqués, & qui ont détourné tant de perſonnes de bon ſens d'examiner le ſujet.

Je veux particulièrement parler de la doctrine de la Trinité, de celle de la Tranſubſtantiation, & des Peines éternelles; & ſur toutes choſes de l'Uſurpation de tout pouvoir temporel & ſpirituel par les *Papes*, & autres perſonnes eccléſiaſtiques, avec les cruautés horribles commiſes par quelques Chrétiens contre d'autres à cauſe de la religion; j'y joins cette réunion ſi monſtrueuſe de l'autorité civile & de l'autorité eccléſiaſtique, dans tous les établiſſemens civils du Chriſtianiſme de ce païs, auſſi bien que chez vous dans ces derniers tems, ſeule circonſtance par laquelle

la religion à pu faire tant de mal dans le monde.

Ces doctrines & ces exercices superstitieux, ainsi que beaucoup d'autres aussi absurdes, je les condamne autant que vous pouvez le faire. Il s'en faut bien qu'elles soient soutenues dans l'Ecriture Sainte, quoique par une méprise grossière, & par des motifs d'intérêt & d'ambition, elles en aient été représentées comme parties essentielles. On vous a appris, dès votre plus tendre jeunesse, à les regarder sous ce point de vue ; & delà, lorsque vous êtes parvenus au tems où l'on réfléchit, vous rejettez tout le systême, comme évidemment absurde, mais sans prendre la peine d'examiner, si les objets contre lesquels vous vous révoltez, faisoient réellement partie du Christianisme, ou non. Il est pareillement possible que vous ayez été entrainés sans le savoir, à rejetter le Christianisme, par le préjugé naturel

aux hommes de ſens, contre tout ce qu'adopte ordinairement le vulgaire.

Un vrai philoſophe tâchera toujours de chaſſer *ce préjugé*, ainſi que tout autre, & de voir les choſes telles qu'elles ſont réellement. Je me flatte que, quand votre incrédulité fondée ſur l'établiſſement civil d'un Chriſtianiſme corrompu, aura contribué à renverſer ce ſyſtême, vous écouterez avec confiance celui qui eſt le vrai, & que vous l'adopterez avec ſatisfaction. Si la véritable religion n'eſt ni ordonnée, ni ſalariée par le gouvernement, ſi on la laiſſe au choix de chaque individu, vous verrez qu'elle ſera un précieux ſoutien pour la vertu publique, pour l'eſprit public; & une grande ſûreté pour votre liberté. Je me réjouirai avec beaucoup d'autres, ſi je puis vous voir décidés à donner à ce ſujet important l'attention qu'il mérite, & ce ſera un double plaiſir pour moi de me dire, votre Concitoyen,

J. PRIESTLEY.

LETTRE VI.

CITOYENS,

DANS les précédentes *Lettres* je me ſuis addreſſé à vous, comme à des *philoſophes* & à des *hommes* intéreſſés dans la découverte d'une vérité importante, & inſtruits des moyens propres pour en faire la recherche. Si je devois m'addreſſer à vous comme à des *politiques* ſur le ſujet de la *Religion*, ce ſeroit en employant le langage que les Négocians François tinrent à votre célèbre Colbert, lorſqu'il leur demanda ce que le Gouvernement pouvoit faire en faveur du Commerce; *laiſſez-nous faire*: c'eſt un objet dont, comme hommes d'Etat, vous ne devez pas vous inquiéter, & dont vous ne pouvez ja-

mais vous mêler avec aucun avantage, ſoit pour la *Religion*, ſoit pour l'Etat.

Il ne peut naturellement pas y avoir plus de connexion, entre la *Religion* & le *Gouvernement civil*, qu'entre la *Philoſophie*, la *Médecine*, ou toute autre branche des Sciences ou du Gouvernement civil; les objets de l'un & de l'autre côté, étant eſſentiellement différens. L'objet propre du Gouvernement civil eſt la ſûreté des individus & des propriétés, qui demande l'union des forces; mais il n'a point de rapport à aucune choſe au-delà de la préſente vie. Au lieu que la Religion conſiſte dans des doctrines & des exercices particuliers, qui ont rapport aux hommes conſidérés individuellement, & non collectivement; à cet égard nulle union de forces ne peut leur être d'aucun avantage; ſon grand objet eſt le bonheur des hommes, non comme membres de la ſociété, mais comme individus, &

dans un état futur, auquel le pouvoir du Gouvernement civil ne s'étend pas.

L'Etat pourroit ſe mêler avec bien plus de raiſon, d'ordonner les médecines qui doivent être données aux membres de l'Etat, & de déſigner ceux qui doivent les donner; car, on pourroit dire que la force de l'Etat dépend de la ſanté & de la vigueur des Citoyens. Quelle que ſoit l'opinion des hommes ſur un état futur, ou ſur la manière de s'y préparer, ſoit qu'ils croient un état futur, ou non; on peut, en employant de bonnes loix, & en les exécutant avec ſageſſe, parvenir à empêcher qu'ils ne ſe faſſent du mal les uns aux autres dans cette vie.

Dans le cas, où la Religion vient au ſecours des bonnes mœurs, ce ne peut être qu'en donnant aux hommes l'idée, qu'il eſt de leur devoir, par reſpect pour Dieu & par égard pour un état futur,

de ſe bien comporter, & d'aimer leur prochain; mais cela dépend de la ſincérité de leur croyance dans la Religion, dont nulle puiſſance, nul pouvoir dans l'Etat, ne peut augmenter la force. Les punitions temporelles, les récompenſes de ce monde, qui ſont tout ce que le Gouvernement civil peut donner aux hommes, ne peuvent pas en faire de vrais *croyans*, cela ne peut qu'en faire des *hypocrites*; c'eſt pour quoi, il y a plus d'hommes conſcencieux parmi les ſectaires, qui loin d'être favoriſés, ſont mal vus par l'Etat, que parmi les membres des religions établies. Les Proteſtans parmi vous, ne ſont-ils pas au moins auſſi bons membres de la ſociété que les Catholiques, dont pluſieurs le ſont ſeulement de nom; quoique les premiers, outre qu'ils ſupportent tous les frais de leur propre Religion, contribuent de leur côté pour ceux de la Religion de l'Etat? Il eſt tems qu'ils ſoient enfin ſoulagés, s'ils

ne sont pas dédommagés de cette dépense extraordinaire. On peut dire la même Chose des presbitériens d'Angleterre.

Supposer que le Christianisme ne peut pas se soutenir sans le secours du Gouvernement, est la plus grande injure qu'on puisse lui faire ; les faits les plus clairs de l'histoire combattent cette opinion. Non seulement cette Religion s'est établie dans le monde, sans le secours du pouvoir civil, mais il lui a fallu trois siecles, pendant lesquels, tous les pouvoirs Civils la persécutoient. lors que les Empereurs Romains lui eurent donné une grande consistance, les salaires des Ministres Chrétiens provinrent des Contributions volontaires des laïcs ; il n'y eut ni dime, ni taxe, pour l'entretenir pendant plus de mille ans après l'Ere Chrétienne.

Les richesses de l'Eglise, sans le se-

-cours de l'État, devinrent exorbitantes ; souvent il fallut en arrêter les progrès. Cette surabondance en faveur du Clergé, qui ne la devoit qu'à l'ignorance des sujets, produisit un superflu si considérable dans cette classe d'hommes, que tous les pays Chrétiens gémirent bientôt sous le fardeau ; une subsistance indépendante qui lui étoit assurée par des donations particulières, et les loix de l'État, lui tirant banni de sa conduite toute espèce de contrainte, de manière que dans beaucoup de pays, ces hommes se sont entièrement abandonnés au vice ; cause de la corruption et non de la réforme des moeurs.

Dans cet état de choses, la Religion étant simplement un métier, ses maximes, par des causes que j'ai expliquées dans d'autres écrits, extrêmement absurdes, et les exercices qu'elle enjoint, une pitoyable superstition ; des hommes de bon sens et peu curieux, surtout ceux qui étoient disposés à se livrer entièrement

à leurs passions, devinrent aisément incrédules; tel a été le cas pour vous, et il commence à être le même pour nous. Mais comme tous les maux, selon le cours de la Providence, tendent à leur guérison; cette incrédulité qu'ont produite les établissemens civils de la Religion, servira de moyen, je l'espère, pour les renverser; et alors le Christianisme raisonnable, sans aucun secours de la part de l'Etat, sera accueilli par les hommes sérieux et réfléchis, et tout le monde sera <u>déchristianisé</u>.

Je me garderai bien de vous fatiguer, ainsi que moi-même, par le long détail des maux qu'ont occasionnés les établissemens du Christianisme; c'est là l'unique source de presque toutes les plaintes des philosophes ~~et~~ des politiques contre la Religion. Toute <u>persécution</u> faite au sujet de la Religion, la haine que les sectes se portent les unes aux autres, viennent

des privilèges exclusifs accordés à quelques uns. Dans l'Amérique Septentrionale, où l'on ne trouve point d'établissement Civil pour aucune forme de Christianisme, les membres de toutes les Sociétés Chrétiennes, quelque différence qu'il y ait dans leurs opinions, vivent les uns avec les autres avec toute la fraternité possible, et L'Etat n'est chargé d'aucune dépense pour aucune de ces Sociétés.

Chez nous le Cas est bien différent et on en apperçoit assez clairement les Conséquences. Nous qui sommes d'une opinion Contraire à celle de la Religion établie, nous nous trouvons tous exposés à des desavantages Civils, et il y a beaucoup de nos Sectes qui ne sont pas même tolérées par la loi. Dans ces Circonstances, toutes tentatives pour faire alléger notre fardeau, et même tous nos efforts, en nous servant du moyen de

la presse, afin d'éclairer l'esprit de nos Compatriotes, sur l'article de la Religion, et surtout sur le mal qui provient des établissemens, excitent contre nous la haine la plus grande, l'animosité la plus forte. Cela est tout naturel dans des hommes intéressés à la Continuation des abus, par lesquels ils subsistent.

Quel glorieux exemple vous donneriez au monde Chrétien, si vous pouviez débarrasser le Gouvernement Civil de tout obstacle à l'égard de la Religion et laisser aux individus le soin de s'arranger sur cet objet, comme ils le jugeraient à propos. Il n'y a aucune personne pénétrée de respect pour sa Religion qui pût s'en plaindre ; au contraire on croiroit sa Religion deshonorée, si l'~~Etat~~ se chargeoit en aucune manière de la soutenir. Dans le cas où le zèle de ceux qui professent une Religion particulière, ne lui procureroit pas un soutien

honorable, il faudroit qu'elle tombât. Les Protestans chez Vous, n'ont pas permis que leur Religion souffrît, faute de fonds suffisans; les Catholiques penseroient-ils moins avantageusement de la leur, seroient-ils moins zélés pour la soutenir, que ne l'ont été les Protestans pour la leur? C'est ce que je ne crois pas.

Je me borne dans ces lettres, à vous donner des idées pour Vous conduire à réfléchir sur la Religion, et sur ses rapports avec l'Etat, de manière à Vous faire penser, comme je le pense moi même qu'elle mérite toute Votre attention. J'en ai parlé d'une manière bien plus ample dans plusieurs de mes écrits; si Vous désirez de savoir ceux que je croirois plus dignes de Votre attention, je prendrois la liberté de Vous citer, mes principes de la Religion naturelle et révélée, mes lettres à un incrédule Philosophe, le Discours

Sur la Résurrection de Jesus-Christ, outre L'histoire des abus du Christianisme, L'histoire de l'Eglise Chrétienne jusqu'à la Chute de l'Empire d'occident, et L'histoire des premières opinions concernant Jesus-Christ, dont j'ai parlé Ci-devant. Ces ouvrages ont rapport à la Religion en général et à ses preuves. A l'égard du sujet des établissements Civils du Christianisme, je l'ai examiné dans mon Essai sur les premiers principes du Gouvernement, dans mes lettres à M. Burke, et dans mes lettres familières aux habitans de Birmingham.

Je fais les voeux les plus ardents pour votre prospérité, et surtout pour l'heureux et le prompt établissement de votre Constitution Civile; j'espère qu'elle sera favorable à vos plus chers intérêts, en vous conduisant à la vertu et au bonheur, à l'égard desquels je ne peux pas m'empêcher de regarder la Religion

481

comme étant du plus grand avantage. Dans ma Patrie, que j'ai tâché de servir avec zèle, je n'ai trouvé ni protection, ni justice. C'est avec la Reconnoissance la plus vive et la plus sincère, pour l'hommage que vous m'avez fait, que je suis

Votre Concitoyen
J. Priestley.

A Clapton, le 21 Janvier 1793,
l'an 2.e de la République.

Fin.